

La Résistance, entre témoignage et histoire

Entretien avec **Daniel Cordier**

L'œuvre de Daniel Cordier, historien, spécialiste de la Résistance, repose sur un paradoxe. Compagnon de la Libération, Daniel Cordier fut un soldat de la France Libre, secrétaire de la Délégation Générale auprès de Jean Moulin de l'automne 1942 à juin 1943, puis auprès de Claude Bouchinet-Serreulles. S'il fut acteur autant que témoin de l'histoire des instances dirigeantes de la Résistance, c'est pourtant en libérant l'historiographie de la Résistance de l'autorité écrasante qu'y exerçaient les témoignages que son œuvre monumentale, consacrée à " la Résistance des chefs " et à la figure de Jean Moulin, a constitué un tournant historiographique profond. Après plus de vingt-cinq années de travail, marquées par la publication de deux ouvrages majeurs (*Jean Moulin. L'inconnu du Panthéon*, Paris, 1989, 3 vol. et *Jean Moulin. La République des catacombes*, Paris, 1999), Daniel Cordier est désormais plongé dans l'écriture de ses *Mémoires*. Du lendemain de la guerre à la fin des années 1970, Daniel Cordier, galeriste et collectionneur, consacra sa " troisième vie " à l'art contemporain (voir *Daniel Cordier. Le regard d'un amateur*, Musée National d'Art Moderne / Centre Pompidou, 2005) .

Du témoin à l'historien : les origines d'un travail

Comment êtes-vous devenu historien ?

Par hasard.

Les anciens combattants de "14-18" ont empoisonné ma jeunesse : "Tu pourras parler quand tu auras fait la guerre", répétaient-ils. Aussi, dès juillet 40, en Angleterre, j'ai décidé, avec mes camarades, de ne pas les imiter une fois la guerre finie. En 1944, après la Libération, j'ai tenu parole. Vivant loin de mes camarades de la France Libre et de la Résistance, je ne participais à aucune commémoration, ne lisais aucun livre d'histoire sur la guerre ou la Résistance, pas même les *Mémoires* du général de Gaulle.

En 1977, Henri Calef tourna le premier film sur Jean Moulin, et me demanda de témoigner lors de sa présentation aux *Dossiers de l'écran*. C'est ainsi que je me suis retrouvé le 16 novembre 1977 en compagnie de camarades que je n'avais pas revus depuis plus de trente ans - Closon, Frenay, J.P. Lévy, Passy, Pineau, Villon... Henri Frenay venait de publier *L'Enigme*

Jean Moulin, qu'il m'avait adressé avec cette dédicace : "À Daniel Cordier, pour qu'il connaisse mieux son ancien 'patron'." J'ai lu son livre avec stupeur. Je savais qu'après la guerre, il avait accusé Jean Moulin d'avoir été "crypto-communiste". Je n'y avais prêté nulle attention : depuis la Résistance, Frenay représentait, pour moi, un courageux hurluberlu ! Au cours de l'émission, il déclara, avec autorité, "Jean Moulin était crypto-communiste". Ce fut un supplice, parce que je fus incapable de formuler la moindre réponse argumentée.

Je rentrai chez moi à deux heures du matin honteux de mon impuissance à défendre mon ancien patron. Avant de me coucher, je suis entré dans ma bibliothèque. Sur mon bureau, il y avait une photo de Jean Moulin. Je l'ai prise entre mes mains, et regardant intensément ce visage dont les traits sont gravés à jamais dans mon cœur : "Et si Frenay avait raison ?" Ce fut un éclair dans ma tête que je regrettai aussitôt. J'ignorais que ce doute sacrilège était le fondement de la méthode historique : refus des faits qui ne sont pas établis sur des preuves. Ce soir-là, j'ai pensé : "Cet homme a eu confiance en moi, un blanc-bec de 22 ans qui lui était inconnu. Grâce à son martyre,



Daniel Cordier le 20 juillet 1940, en Angleterre

j'ai vécu libre et heureux. Et lui ?... Je suis une ordure si je ne défends pas sa mémoire. Malheureusement, je ne suis ni écrivain, ni universitaire, sans culture historique, ignorant tout des méthodes de l'histoire ? Que faire ?..."

Après avoir réfléchi et revu quelques anciens camarades, je pris conscience, qu'en dépit de ces handicaps, j'avais été le seul collaborateur de Jean Moulin ayant vécu quotidiennement dans son intimité jusqu'à son arrestation. Je n'y avais jamais réfléchi parce que le secrétariat était un poste subalterne et non une fonction d'autorité. Néanmoins, j'étais au centre de toutes ses relations avec tous les responsables de la Résistance en France et en Grande-Bretagne. J'ai assisté à l'élaboration de ses projets politiques ; j'ai connu, de l'intérieur, l'origine de ses conflits avec la " Résistance des chefs ", ainsi que les documents afférents. Je connaissais, également, l'ensemble des archives de la Résistance depuis ma participation, en 1944, à la rédaction du *Livre Blanc du BCRA*.

C'est pourquoi j'ai décidé de répondre à l'accusation de Frenay.

Entre cette colère initiale et l'écriture de votre biographie monumentale sur Jean Moulin, quelles ont été les étapes de votre travail ? Pourquoi ne pas avoir livré votre témoignage, ou publié vos *Mémoires* ?

Ce fut mon premier réflexe. Les jours suivants *Les dossiers de l'écran*, j'ai rédigé, sous l'emprise de la colère, quelques 200 pages d'une réponse à Frenay. C'était une élucubration polémique dans laquelle je l'insultais. Sitôt achevée, sitôt relue. Désolation !... J'ai compris que ce texte n'avait aucune valeur historique parce que c'était uniquement un témoignage en faveur de Jean Moulin. Celui de Frenay me serait opposé et entre les deux, je ne doutais pas que les historiens privilégient celui d'un "chef historique", grand héros de la Résistance, et refusent celui de la piétaille. J'ai découvert que je devais, d'abord, convaincre les historiens, pour ne pas dire eux seuls. Afin qu'ils puissent trancher entre les accusations de Frenay et ma réfutation, je devais remplacer mon témoignage par des documents et transformer mes "souvenirs" en "Histoire".

Je commençai par lire la douzaine de *Mémoires* des chefs de la Résistance et de la France Libre. Chez tous, j'observais lacunes, inexactitudes ou contrevérités. Ma méfiance s'est encore accrue

lorsque, faisant parfois appel à mes souvenirs, je me suis pris moi-même “la main dans le sac” : certains documents contredisaient la chronologie de ma mémoire ! Le plus étrange, d’ailleurs, est qu’après avoir rétabli les faits, je n’ai pu modifier mes souvenirs figés dans ma conscience.

J’ai compris le danger des témoignages pour établir les faits et la prudence indispensable dans leur utilisation. Parce que notre vie est une expérience unique, notre témoignage rend compte d’un point de vue singulier. Truisme... La mémoire n’est pas un calendrier des postes, mais les sables mouvants de notre conscience : infidélité à la chronologie, à l’enregistrement et à la restitution des faits, travestissements affectifs, manipulation de l’imagination, surestimation de l’ego... C’est beaucoup pour un seul homme. Même dans l’hypothèse d’une sincérité absolue. Les erreurs de dates, la déformation des faits, les oublis, sont la nature même de la mémoire. Il n’y a rien là que de très naturel et nullement choquant : tous les témoins sont victimes de ces défaillances.

C’est dire que pour l’historien, le témoignage est un mélange détonnant, à manier avec précaution. J’ajoute que pour les publicistes (contrairement aux historiens), c’est un fonds de commerce inépuisable. Ils feignent de s’étonner, de se scandaliser de ce que nous expérimentons tous, et bien entendu, d’en tirer hypothèses extravagantes et soupçons déshonorants.

Mon expérience décevante avec les témoignages des uns et des autres renforça ma décision de fonder mon travail sur les seuls documents de la Résistance. Je classai donc ceux en ma possession par ordre chronologique, puis les étalai sur le sol de ma bibliothèque. Cette présentation matérielle incarnait pour moi la “vérité” : il suffisait de retrouver les pièces manquantes, de les “coudre” pour fabriquer un patchwork géant et contempler le passé ressuscité... Trente ans après, je n’ai pas changé d’avis.

Le sens initial de votre démarche était donc de répondre aux accusations lancées par Frenay ?

De les étudier et d’y répondre.

Au départ, mon travail se limitait à la question “Jean Moulin était-il “crypto-communiste” ?” J’ai donc recherché systématiquement les documents prouvant la vérité des accusations

de Frenay. Je voulais découvrir la preuve qu’il avoue ne pas avoir trouvée. Durant plusieurs mois, j’ai travaillé aux Archives Nationales. Comme lui, je n’ai rien détecté. En revanche, j’ai découvert des documents, que j’ignorais, prouvant l’aberration de cette accusation. Le plus décisif d’entre eux est une lettre de *Joseph* (chef des FTP zone Nord) adressée au mois de juin 1943 à Grenier, représentant du Parti à Londres. Il se plaint que Jean Moulin ne lui ait jamais versé les mensualités promises par Passy. À partir de cette trouvaille, j’ai rassemblé, en quelques semaines, d’autres pièces confirmant que l’accusation de Frenay était *une calomnie*. J’avais atteint mon but.

Contrairement à ce que j’avais cru au départ, mon travail n’était pas achevé. J’avais découvert, au cours de mes recherches, que la mission de Jean Moulin, relatée par des témoins, par Henri Noguères, et même Henri Michel, son biographe, contenait de graves inexactitudes¹. J’ai donc décidé de rétablir la vérité et de poursuivre mes recherches pour les étendre à l’ensemble de sa mission (1941 à 1943). Je poursuivis mes dépouillements aux Archives nationales et dans les archives étrangères (Angleterre, U.S.A., Russie). Lorsque j’eus achevé l’étude de cette période, je me livrai à une dernière vérification à titre personnel : j’étais curieux de connaître la formation et la carrière de cet homme de quarante-trois ans qui avait marqué ma vie, de manière indélébile. C’est ainsi que je décidai de rédiger sa biographie.

La révélation de cette dernière séquence, la plus neuve pour moi, fut la découverte de son engagement politique dans le Front populaire : elle était plus exclusive que ne le laissaient croire ses choix politiques dans la conduite de la Résistance.

En refusant une histoire fondée sur les témoignages, vous étiez en contradiction avec ce que les historiens de l’époque faisaient. L’histoire écrite par Henri Noguères, par exemple, se revendique clairement sous le contrôle des témoins. Lucien Febvre lui-même, aux lendemains de la guerre, défendait, dans le cas de la Résistance, une histoire qui aurait été prise en charge par ses acteurs². Vous avez renversé une telle perspective, mais, paradoxalement, ce renversement était possible parce que vous disposiez tout de même de l’autorité du grand témoin.

Contrairement à ce que vous affirmez, je ne suis pas un “grand témoin”. Je vous ai déjà dit que je n’ai eu qu’un rôle subalterne dans la Résistance. Analogue à celui de tous les secrétaires, dont les noms sont aujourd’hui oubliés. Ce n’est pas “l’autorité”, que vous me prêtez abusivement, qui a opéré un “renversement”, mais la publication d’une masse de documents inédits. Elle permet aux historiens de refaire, selon leurs interrogations et leurs interprétations personnelles, le parcours de mon travail et de vérifier l’exactitude des résultats. Noguères, aujourd’hui oublié des historiens, reste, pour moi, un exemple de l’*histoire-témoignage*, et du danger que représentent les témoins quand ils prétendent imposer à l’histoire les approximations de leur mémoire. Les dossiers de Noguères “contrôlés” par les témoins ne sont pas crédibles. Les vérifications des historiens le prouvent.

À l’opposé, j’ai voulu fournir aux historiens un invariant, une grille de la chronologie et du déroulement des faits de la “Résistance des chefs” (j’insiste sur la limitation de mon sujet). Je ne doute pas que, dans l’avenir, les “interprétations” évoluent : c’est une exigence naturelle des transformations du savoir. Chaque génération posant au passé de nouvelles questions, en fonction d’une nouvelle culture et de nouvelles représentations du passé. Brossolette, Frenay, de Gaulle, Jean Moulin, Passy, changeront de “signe”, je l’admets. Mais les “défilés” obligatoires demeureront : Jean Moulin a rencontré à Londres le général de Gaulle le samedi 25 octobre 1941, il a été parachuté le 2 Janvier 1942 vers trois heures du matin, le C.N.R s’est réuni à Paris, rue du Four le 27 mai 1943 vers 14h00, etc. Voilà ce que j’appelle des invariants. Peut-être suis-je outrecuidant, mais je ne crois pas qu’il y ait, dans le futur, de “coup de théâtre” ruinant la connaissance de la mission de Jean Moulin, telle que je la décris. Avec le temps, grâce à des documents inconnus, on apportera ici ou là des précisions de détails. Je le souhaite. Mais, je suis sûr qu’aucun document ne remettra jamais en cause ma “grille” de lecture.

J’ai consacré trente ans de ma vie à un travail auquel rien ne m’avait préparé et ne le regrette pas. Le résultat est là : les historiens sont aujourd’hui d’accord avec l’ensemble de mes explications. Bien entendu, avec un “jeu”, souhaitable dans les interprétations personnelles. Les révélations burlesques sur Jean Moulin (cryptocommuniste, agent soviétique, traître

à de Gaulle, responsable de Caluire, etc.) sont des opérations commerciales, et n’ont jamais été reprises par aucun historien universitaire. Malgré tout, on peut faire crédit à l’imagination des “publicistes” pour inventer, périodiquement, des révélations délirantes et calomnieuses. Je fais confiance aux historiens pour y répondre.

Vous semblez accorder un grand crédit à la capacité des historiens à établir et défendre une telle vérité. Demeure pourtant la question de sa diffusion dans l’ensemble de la société. Ce qui est frappant dans le cas des calomnies contre Jean Moulin, c’est qu’elles touchent une figure héroïque, fondatrice de l’identité républicaine depuis plus de 50 ans. Or, c’est comme si le discrédit pouvait lui être infligé sans que cela ne porte à conséquences. À plusieurs reprises, vous avez évoqué votre mélancolie par rapport à la condition qui était faite, justement, à la vérité de l’histoire dans l’espace public.

Depuis mes “début” en histoire, j’ai beaucoup évolué au sujet de l’intérêt du public pour la vérité. En fait, peu de lecteurs sont curieux de la vérité : ce n’est pas une valeur à la mode... C’est pourquoi je me félicite de m’être adressé aux historiens dont la vocation est le devoir de vérité. *L’Inconnu du Panthéon* a été un succès, j’ai vendu 32 000 exemplaires du Tome I et 28 000 du second. La première satisfaction passée, je suis persuadé que seule une dizaine de personnes l’ont *vraiment* lu. J’espère que ce sont les dix historiens pour lesquels je l’ai écrit...

La Résistance est actuellement au creux de la vague. Les principaux témoins sont morts, ou agonisent : ce passé héroïque transite de la mémoire à l’histoire. Durant cet intervalle, il est possible d’écrire n’importe quoi, puisque cela ne concerne plus les vivants. J’ai observé d’ailleurs une différence de réaction entre la publication de *L’Inconnu du Panthéon* en 1989, qui provoqua une explosion de fureur de la part de la Résistance des chefs, et *La République des catacombes* en 1999 qui, en dépit de mises au point plus précises et de révélations cruelles, ne suscita que l’intérêt des historiens. Quant à la curiosité des jeunes générations, elle s’éveille à peine.

Si je poursuis mon travail aujourd’hui, c’est pour une raison

imprévue au commencement de ma tâche : la disparition de mes camarades de lutte m'impose un devoir. Nous étions, en 1940, une ultra-minorité liée par la jeunesse et la foi envers ce que nous appelions la Patrie... Parce que ma génération s'efface, je veux être fidèle à leur sacrifice et témoigner, jusqu'à la limite de mes forces, de cette tragédie. Quand le souvenir de mes camarades se transmettait grâce à l'armée des survivants, ils n'avaient pas besoin de moi pour déposer des couronnes au pied des monuments. Un jour prochain, si je survvis, je serai peut-être obligé de porter seul les couronnes, parce qu'il n'y aura plus personne pour m'accompagner...

Un historien au travail

Au départ de votre travail, il y a donc l'idée que le document seul peut délivrer des errements des témoignages. Vous avez très bien montré par exemple dans le cas de l'épisode de Caluire que les témoignages avaient totalement sclérosé le récit et rendu impossible la découverte de la vérité.

En rédigeant la biographie de Moulin, j'ai constaté que l'"affaire de Caluire" occupe une place démesurée dans l'histoire, bien qu'elle ne soit qu'un "fait divers" tragique. L'intérêt pour l'"énigme policière" l'emporte, dans le public, sur les conséquences historiques pour le général de Gaulle : la perte de son pouvoir politique et militaire sur la Résistance.

Deux fois, devant les tribunaux, en 1947 et 1950, René Hardy fut déclaré innocent de l'arrestation de Jean Moulin à Caluire. Principalement sur la foi des grands témoins (Frenay, Bourdet, Bénouville, etc.) qui ont jeté le doute sur sa culpabilité... J'avais décidé, au début de mon entreprise en 1979, de clore mon récit le 21 juin 1943 *avant* l'arrestation de Moulin et de ne pas évoquer l'"Affaire". Les quelques récits que j'avais lus étaient contradictoires et prolongeaient des règlements de compte entre résistants. J'étais conscient d'aborder un événement non élucidé, encore explosif, enseveli dans des archives inaccessibles. Après avoir mis le nez dans les papiers des procès, j'étais indécis : le matin, j'étais persuadé que Hardy était innocent, le soir qu'il était coupable ! Jusqu'au jour où l'un de mes camarades, à qui je confiai ma décision de ne pas l'évoquer dans mes ouvrages, me répondit : "C'est toujours la

même chose. Tu connais la vérité de cette affaire, mais tu es complice d'un secret..." Je fus interloqué par cette croyance et décidai de lui consacrer un chapitre détaillé de *La République des catacombes*³.

Il est fondé non sur les témoignages, qui sont innombrables et contradictoires, mais sur deux documents allemands contemporains. D'une part, le rapport Kaltenbrunner du 29 juin 1943, qui *seul relate en détail* le déroulement de l'opération de la Gestapo et, d'autre part, le rapport Flora, rédigé le 19 juillet 1943, qui confirme quelques-unes de ses informations. Jusqu'à preuve du contraire, ces deux rapports contiennent certains faits que je considère comme exacts, même s'ils sont incomplets. Malgré tout, ce sont les seuls qui racontent d'une manière cohérente et crédible le déroulement des faits. J'attire votre attention d'historien sur un fait décisif : sans ces deux documents (surtout Kaltenbrunner), nous ne connaîtrions *rien de cette affaire*, sauf son dénouement tragique. Depuis soixante ans, on n'a pas trouvé un seul document allemand ou français contredisant ces accusations. Jusqu'à nouvel ordre, je considère donc que le plus probable est la culpabilité de René Hardy.

Le retour du témoin

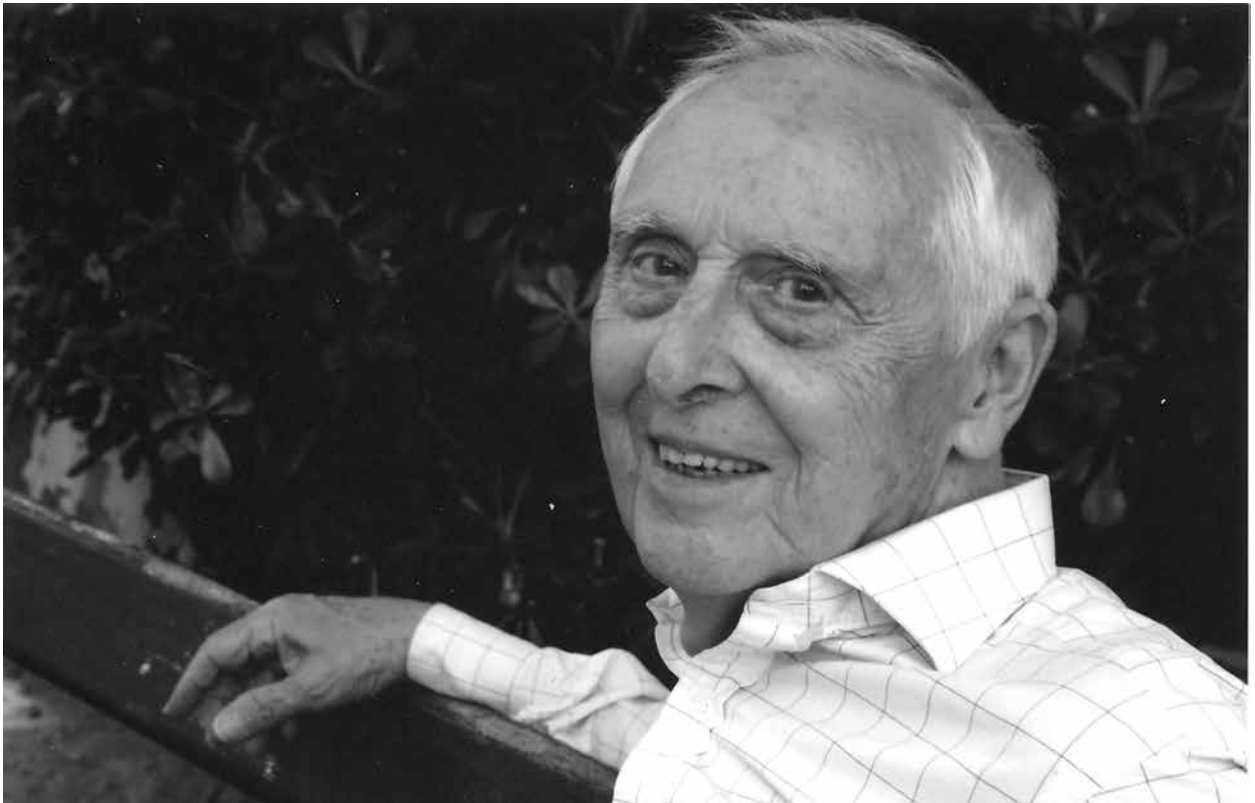
Reposant sur les documents, on a souvent qualifié votre démarche de néo-positiviste, point de vue que vous semblez revendiquer parfois. On touche là les problèmes qui concernent ce qu'on nomme un document ou une citation. La place considérable que vous accordez à l'exposition des documents est, certes, une manière de prouver de manière irréfutable ce que vous avancez, mais il me semble aussi qu'on entend de façon très forte dans votre œuvre les voix ou la musique de l'époque. Et très souvent, vous livrez sous forme brute des témoignages très émouvants. Ne peut-on pas y voir une forme de retour du témoin que vous avez été ?

D'abord, je suis trop ignorant pour connaître, en détail, les polémiques concernant l'"étiquette" néo-positiviste. J'ignore tous des règlements de compte byzantins entre historiens qu'elle désigne. Pour cette raison, j'accepte cette étiquette comme un compliment. Merci... Il est vrai, par ailleurs, que j'ai été parfois infidèle au "tout-document" pour deux raisons. J'ai

voulu compléter les lacunes des archives par des témoignages me paraissant crédibles. J'insiste sur un fait important à propos de cette utilisation : les témoignages que j'ai sélectionnés ne modifient en rien le sens des documents publiés. Je leur attribue le rôle modeste d'"ornements" dans une architecture : si, dans une cathédrale, on enlève les vitraux, l'on efface les sculptures, ou l'on supprime les murs avec leurs fresques, la structure du bâtiment demeure intacte. Si tous les témoignages se révélaient faux (y compris ceux de mes *Mémoires*), cela ne changerait rien à la vérité de la mission de Jean Moulin telle que les documents l'ont inscrite dans l'Histoire. Il manquerait seulement "d'entendre très fort la musique et les voix de l'époque". C'est cette fonction que j'attribue aux témoignages. En plus du

déroulement objectif des événements, j'ai voulu "sonoriser" le passé. J'ai tenté de faire revivre l'expérience humaine de la Résistance, par exemple en faisant assister aux difficultés de la vie quotidienne, aux affrontements et aux déchirements entre les chefs. J'estime que les nouvelles générations doivent revivre dans leur chair l'épopée tragique d'une minorité de patriotes, dont les martyrs ont redonné à la France son honneur perdu. Les histoires de la Grande Guerre dans lesquelles on ne patauge pas dans la boue des tranchées, dans lesquelles on n'entend pas les obus éclater et où l'on n'est pas transi de peur, ce n'est rien...

La Résistance est avant tout une grande passion vécue par des hommes très jeunes et traqués. Nous avions vingt ans, mes camarades



ont été arrêtés, torturés, déportés. Je suis le dernier à m'en souvenir et à les aimer. Une dernière fois, je dois crier leurs noms...

Malgré votre défiance à l'égard du témoignage, à plusieurs reprises dans votre œuvre, le témoin que vous avez été affleure. On vous a reproché parfois d'être sévère à l'encontre des adversaires politiques de Jean Moulin, comme si vous aviez importé dans le champ de l'histoire les passions politiques de la Résistance. Revenons par exemple sur la façon dont vous abordez l'opposition entre Pierre Brossolette et Jean Moulin.

Je ne peux vous répondre sur ce sujet "sensible", sans préciser quelques détails. Les relations entre Brossolette et Moulin sont un des problèmes délicats de l'historiographie de la Résistance. Le colonel Passy en est à l'origine. Il vouait à Brossolette une admiration aveugle et indéfectible. Il est naturel qu'il ait surévalué son rôle dans la Résistance. Il est regrettable, par contre, que quelques historiens aient tenté d'accréditer cette version passionnelle en la travestissant d'oripeaux historiques : vouloir à tout prix faire de Brossolette l'égal de Moulin est absurde. Si les deux hommes ont en commun d'avoir le même âge, d'appartenir au Front populaire, d'avoir été antimunichois, de reconnaître la légitimité de De Gaulle et d'être morts en martyrs, leur place en revanche, dans la hiérarchie de la France Libre, est incomparable. Comme toujours, ce sont les faits attestés par les documents qui ont le dernier mot.

Que révèlent-ils sur le rôle respectif de Brossolette et Moulin dans la Résistance ?

Moulin fut, dès octobre 1941, le représentant personnel du Général et le délégué du Comité National Français en zone libre. En octobre 1942, il devient Président du Comité de coordination (Z.S.) ; en février 1943, il est désigné comme le représentant personnel de de Gaulle pour la France entière, Président du Comité de coordination (Z.N.), du Conseil de la Résistance et ministre du Comité National Français à Londres. En dix-huit mois de présence permanente en France, il a soumis les Résistances à l'autorité administrative, politique et militaire du général de Gaulle. Pour finir, il obtint du Conseil de la Résistance, le 27 mai 1943, la reconnaissance de l'autorité du Général comme seul chef de la France Résistante, c'est-à-dire une

légitimité démocratique.

C'est un fait que Brossolette n'a jamais occupé aucune des fonctions de Moulin. Elles seront d'ailleurs divisées après son arrestation. Il est donc navrant que certains s'accrochent au chevauchement de la mission Brossolette sur celle de Moulin durant deux mois et du conflit qui en découla pour transfigurer son action. Passy, suivi par quelques historiens, tenta de masquer et d'excuser l'insubordination de Brossolette à cette occasion, voulant faire croire que, grâce à une mission de deux mois en France, il fut le fédérateur des Résistances...

Contrairement à ce que pensent Passy et ses épigones, Brossolette vaut mieux que ça. C'est rabaisser l'homme que de vouloir l'introniser dans un rôle qui ne fut pas le sien. D'autant plus désobligeant pour sa mémoire que de Gaulle (contrairement à Moulin) ne lui a jamais offert, dans la France Libre, aucune fonction d'autorité que son talent et son intelligence méritaient. Pire : lorsque Jean Moulin fut arrêté et que Passy proposa Brossolette pour lui succéder, de Gaulle refusa et désigna après deux mois de réflexion... Emile Bollaert qui n'avait jamais appartenu à la Résistance et en ignorait tout. Le principal biographe de Brossolette a heureusement compris cette ambiguïté. Il souligne que c'est grâce à son martyre et non pas à son action, que Brossolette occupe une place exceptionnelle dans l'épopée de la Résistance : "(...) la disparition de Pierre Brossolette, le fait qu'il ait choisi de se donner la mort et la manière dont il mourut, furent en quelque sorte providentielle : marginalisé et critiqué, il fut en quelque sorte sauvé par sa mort et entra grâce à elle dans la petite catégorie de celles et de ceux dont on dirait qu'ils avaient bien mérité de la Patrie"⁴. Par contre, ce n'est pas porter atteinte à la mémoire de ce héros d'affirmer que Jean Moulin occupe dans l'histoire une place unique : celle de fédérateur et de chef de la Résistance métropolitaine, fonction qui ne doit rien à son martyre. Ai-je fait injure à la mémoire de Brossolette en écrivant dans son oraison funèbre : "A cause de sa mort sacrificielle, tous honorent le héros. Ce titre de gloire qui donna un sens à la vie de beaucoup de résistants n'est rien d'autre pour Brossolette qu'un achèvement légendaire car, dans sa jeunesse, il était déjà un soldat des droits de l'homme. (...) C'est donc naturellement qu'en 1942 il s'engagea parmi les missionnaires politiques" de la France Libre : Bingen, Laffon, Morandat, Maillet, Pineau, Roques,

Serreulles, qui, tous, apportèrent des éléments décisifs à cette fédération de la Résistance dont Jean Moulin fut le maître d'œuvre, qu'il dirigea et dont il incarne au Panthéon la victoire et le sacrifice”.

Je conclus : “[Il] demeure à jamais présent parmi nous, où son exemple nous contraint à vivre debout, à nous engager et, au besoin, à tout sacrifier, comme lui, dans ce combat de chaque instant pour la vérité et pour la liberté”⁵.

J'admire Brossolette, je l'ai écrit. Suis-je coupable d'admirer Moulin et de le dire ?...

Avez-vous montré votre manuscrit au colonel Passy ?

Evidemment. Le chef du B.C.R.A. était une figure emblématique de la France Libre, il avait été mon patron, nous étions brouillés. Sur le rôle de Brossolette dans la Résistance, pouvais-je l'affronter seul, devant les historiens, avec une chance de l'emporter ? C'est pourquoi, de 1986 à 1998, je l'ai revu pour lui soumettre mes manuscrits. J'y publiai des documents inédits prouvant que, sur de nombreux points, ses *Souvenirs* n'étaient pas conformes à la vérité. Sa réaction et ses notations critiques furent rudes... De longues discussions s'en suivirent. Après chacune de nos rencontres, j'acceptais quelques-unes de ses observations parce que je ne voulais pas publier un texte qu'il condamnerait. Je corrigeais donc certaines expressions, modifiais des formulations trop rapides, tout en ajoutant des documents nouveaux qui précisaient tel ou tel point litigieux. À la fin, il me donna son “imprimatur”, qu'il confirma publiquement dans un interview à Eric Roussel, en 1989, lors de la parution de *L'Inconnu du Panthéon* : “Je connais en effet très bien Daniel Cordier, puisqu'il a été mon collaborateur à la DGER.... Il a accompli, je crois, avec ce livre sur Jean Moulin, un travail inouï, que personne n'a effectué avant lui. Il a eu accès à des archives totalement inexploitées et je suis convaincu que, lorsque son entreprise sera terminée, il pourra prouver tout ce qu'il avance. On verra alors combien sont légers d'autres ouvrages relatifs à cette époque. Il est bon, à mon sens, que les historiens de l'avenir puissent disposer, grâce à lui, d'un monceau de documents qui leur permettront de dégager la vérité lorsque toutes les passions seront éteintes”⁶.

Quelque temps plus tard, après avoir relu ma “Préface”,

il ajouta : “Lorsque vous réimprimerez ce texte, ne changez rien, c'est parfait”. Quant à “l'oraison funèbre” de Pierre Brossolette parue dans *La République des catacombes* que je lui soumis en 1997, voici son jugement au cours d'une de nos dernières conversations : “Je vous félicite. C'est le texte le plus émouvant qu'on ait écrit sur Brossolette”.

Vous comprendrez que je ne réponde pas aux critiques de certains publicistes, qui ne tiennent pas compte de ce que j'ai *réellement* écrit : je suis en règle avec ma conscience et avec l'histoire.

Écrire ses Mémoires

Vous avez entamé depuis quelques années l'écriture de *Mémoires*, ce qui pourrait paraître paradoxal au regard de votre défiance par rapport aux témoins. Comment vous est venue l'idée ?

Ce sont des historiens, Jean-Pierre Azéma, René Bédarida, Olivier Wieviorka, qui l'ont suggéré. Ils estimaient que je pouvais apporter quelques éclaircissements sur le fonctionnement de la *Résistance des chefs*. Cela m'a semblé incongru : je ne suis pas un personnage historique. J'étais un très jeune exécutant, j'ai seulement le sentiment d'avoir fait ce que j'ai pu, c'est-à-dire pas grand chose. D'une manière générale, je n'ai aucune nostalgie de ma jeunesse et n'y pense jamais. La vieillesse est pour moi la période la plus heureuse de ma vie. La seule, en tout cas, que j'accepterais de revivre !

Ceci dit, vous avez raison. Mon acceptation est paradoxale car j'ai dénoncé les pièges de la mémoire et, par ailleurs l'écriture des *Mémoires*, pour moi, est malaisée. De surcroît, je ne suis pas écrivain.

J'ai d'abord rédigé un manuscrit de 2500 pages sur l'ensemble de mon existence, privilégiant la période 1940-1946, celle de “ma” guerre. À la réflexion, elle avait peut-être un intérêt pour les historiens. C'est-à-dire révéler les coulisses de l'action : les hésitations, les contradictions, les *brouillons* d'une politique pour lesquels il ne reste en général pas de trace. J'ambitionne de faire entendre la voix intacte de ce lointain passé. C'est bougrement difficile !

Comment y faites-vous la part entre votre démarche d'historien spécialiste de la période et l'acteur historique que vous avez été ?

Dans ma tentative de reconstitution historique de la mission de Jean Moulin, j'ai tenté d'oublier mon rôle d'acteur. J'avais compris en écoutant certains de mes camarades de Résistance, retrouvés en 1980, à quel point c'était un privilège de ne pas être un ancien combattant *militant*. N'ayant jamais "raconté" ma Résistance, j'ai retrouvé mes souvenirs dans leur innocence originelle, bien que dans un inévitable chaos chronologique. La plupart de mes camarades, trente ans après la guerre, étaient victimes du ressassement de leurs récits et déformaient leur rôle véritable dans la Résistance. Leur récit est d'autant plus superlatif que leur rôle était modeste. Phénomène courant dans les histoires de chasse... La fonction que j'ai occupée m'impose un devoir de vérité : tous les acteurs majeurs que j'évoque, Bidault, Farges, Jean Moulin, Passy, etc., ont disparu. Je révèle leurs incertitudes, l'envers de leurs documents, les ébauches de leurs projets que je connaissais à cause de ma situation de témoin muet à leur côté : je n'ai pas le droit de trahir leur mémoire.

Est-ce que vous utilisez des documents par exemple ?

Oui, pour rétablir la chronologie du vécu. La difficulté majeure des *Mémoires* est la chronologie personnelle plus incertaine que celle de l'histoire officielle : il faut réinsérer la fluidité d'une vie dans un cadre temporel exact. Heureusement, je possède mon "journal" et quelques papiers personnels, dont je voulais au début publier de larges citations qui sont des "instantanés", afin que le lecteur participe au vécu d'autrefois (indignation, joie, contradictions...). J'y ai renoncé pour donner plus de cohérence et de liberté au récit, tout en contrôlant soigneusement le déroulement des événements. À mesure que j'avance dans mes *Mémoires*, je suis de plus en plus inquiet et soucieux de l'exactitude de mon récit, surtout dans les séquences qui révèlent les opinions, les jugements inconnus des acteurs. À tel point que j'hésite parfois à citer des paroles dont je me souviens fidèlement, parce qu'elles ne sont pas conformes aux positions officielles de Moulin ou d'autres. Et si je me trompais ? J'ai observé si souvent le mirage de souvenirs précis qui s'éva-

nouissent après une sérieuse vérification...

Fragments d'un itinéraire

J'imagine que les *Mémoires* vous ont amené à faire un retour sur l'ensemble de votre parcours politique.

Bien sûr, puisque je dois la vérité au lecteur. C'est la séquence de mon travail qui fut la plus pénible à raconter. Vous allez comprendre pourquoi.

Avant la guerre, j'étais un militant de l'Action Française. Mon idole était Charles Maurras. Je n'ai pas le droit de camoufler cette origine. Pire, de marquer aujourd'hui une distance que je n'avais pas à l'époque... Je me dois de la restituer avec la passion qui m'animait à l'époque. Le lecteur d'aujourd'hui doit pouvoir comprendre les structures de mes convictions, l'enthousiasme de mon militantisme et le mécanisme de mon évolution. Pour l'homme de gauche que la Résistance a fait de moi, l'expérience est douloureuse... Si après avoir crié "A bas les juifs !", je dénonce aujourd'hui l'antisémitisme comme un crime contre l'esprit, vous comprendrez, je l'espère, que cet aveu n'est pas un bonheur ! Par exemple : lors de mon premier dîner avec Jean Moulin, je lui ai dit la vérité parce que je ne voyais *aucun mal* à défendre ces opinions... Il ne fit aucun commentaire et me choisit comme secrétaire. Cela peint son personnage et révèle ce qu'était la Résistance : une coalition d'adversaires. Nous ne jugions pas nos camarades sur leurs convictions, mais sur la vérité de leur engagement. Si ma sincérité permet, au lecteur d'aujourd'hui, de comprendre le personnage de Moulin et le lien spécial qui unissait les résistants, je ne regretterai pas d'avoir souffert en rappelant la vérité...

Depuis mon départ en juin 1940, je me suis souvent demandé : "Et si j'avais loupé le bateau ?" Ce fut le dernier à quitter Bayonne le 21 juin 1940. Étant donné mon milieu, ma famille d'anciens combattants, monarchiste de tradition, maurrasienne de raison, anti-démocrate et antisémite, quelle dérive m'attendait ? Je préfère ne pas y penser... Mon beau-père était représentant du CNPF (Confédération Nationale du Patronat Français) pour les Basses-Pyrénées ; il avait créé et dirigeait le journal de cette organisation. Il admirait Pétain parce qu'il avait été sous ses ordres à Verdun. Il devint pétainiste et vichyste...

Comment, peu à peu, durant la guerre, s'est opérée votre conversion aux idées républicaines et démocratiques ?

Ce fut une évolution très lente qui eut plusieurs causes : l'arrachement à mon milieu politique (deux ans d'exil en Angleterre), les conversations avec des camarades, la lecture des articles de Raymond Aron dans la revue *La France Libre*, les discours de de Gaulle. Mais c'est la Résistance métropolitaine qui provoqua la transformation décisive. Les rencontres avec Georges Bidault, Yves Farges, Pierre Kaan, Jean-Paul Sartre, Roger Vailland, etc, et d'abord Jean Moulin, modifièrent ma façon de penser les problèmes politiques et sociaux. J'ai *intégré*, peu à peu, cette évidence : le combat auquel je participais n'était pas seulement contre les "Boches", mais contre des doctrines criminelles (fascisme, nazisme) et surtout pour la Liberté, c'est-à-dire la démocratie.

Toutefois, je n'ai pas connu de "chemin de Damas" : c'est-à-dire une conversion foudroyante et théâtrale. C'était impossible après vingt ans d'éducation familiale réactionnaire et d'endoctrinement religieux dans les collèges. Quand je suis arrivé en Angleterre, le bloc de mes convictions demeura intact. Mon évolution ressemble finalement à la fonte d'une banquise : des pans entiers de mon éducation, de mes convictions, se sont désagrégés par étapes. Je l'observe dans mon *Journal*. En juillet 1940, je pleurai la mort du duc de Guise ? Vive le roi ! En novembre 1940, après l'assassinat de Marx Dormoy (ministre du Front populaire), j'ai écrit une lettre de protestation au journal *France* de Londres qui condamnait ce crime. Je m'indignais contre le Front populaire en ajoutant des horreurs contre les Juifs : quatre mois après la défaite, je n'avais pas changé. C'est effrayant. En novembre 1941, j'écris, *enfin*, dans mon *Journal*, deux pages dans lesquelles je fais le procès de Maurras et de son adhésion au traître Pétain. Néanmoins, sa doctrine demeure mon credo... C'est donc très progressivement que s'est opérée ma "conversion".

J'ai soigneusement respecté ce "tempo" dans mes *Mémoires*.

Concernant l'antisémitisme, quelles ont été les étapes de cette "conversion" ?

C'est après mon parachutage en France que cette transformation s'est accélérée. Les événements auxquels j'assistais me firent

évoluer profondément. La grande rafle des Juifs à Lyon, par exemple.

Le 23 Août 1942, je dînai avec Bidault et Jean Moulin. Tous deux condamnaient cette infamie et cherchaient une solution pour sauver ces innocents. Durant plusieurs jours, ce drame fut au centre de leurs conversations. Je ne comprenais pas leur intérêt pour cette cause et fus étonné de l'importance qu'ils accordaient à un "fait divers". Je pensais qu'ils perdaient leur temps : résister, pour moi, c'était faire sauter les trains, tuer les Boches, *pas sauver les juifs*...

Quelques jours plus tard, un de mes camarades, officier de liaison avec Libération, me dit : "J'ai la garde de pilotes anglais abattus en France, en route pour la frontière. Je dois les héberger ce soir. Personne n'en veut. Il faut que tu en prennes un pour la nuit". C'était interdit par notre Service. La discussion fut vive. À la fin, j'acceptais, malgré mes réticences. Quinze jours plus tard, il me refait le coup. Je refuse : "Une fois suffit. C'est non !" Je n'ai jamais oublié le regard justicier de mon camarade, pourtant partisan de Doriot avant-guerre : "C'est un Juif. Tu seras responsable de son arrestation". Je vivais dans une petite chambre, sous-louée, mais j'ai dit "d'accord". J'étais antisémite, mais je ne pouvais, sans me déshonorer, laisser arrêter *un innocent*, même s'il était Juif...

Un peu plus tard, j'avais besoin de recruter du personnel à Lyon, où je ne connaissais personne. J'ai contacté deux camarades d'avant-guerre militants d'Action Française. Ils vivaient à Toulouse. Ils savaient que j'étais parti à Londres. Cela faisait deux ans que je ne les avais pas revus. Je leur ai demandé : "Voulez-vous travailler avec moi ?" L'un d'eux m'a dit : "Jamais ! De Gaulle est le représentant des Juifs. Il n'y a que des Juifs à Londres. Pétain est gâteux, mais il nous a enfin débarrassés des Juifs..." Je fus révolté. Je m'entends encore lui répondre : "Il n'y a pas de Juifs à Londres, ce sont des Bretons qui se battent pour l'honneur de la France". Je fus surpris par ma réaction. C'est la première fois de ma vie que je défendais des Juifs ! C'était incohérent : ma conscience évoluait plus vite que mes idées... Tout bougeait dans mon cerveau et je n'acceptais pas qu'on dise qu'il n'y avait *que* des Juifs à Londres, parce que c'était *faux*. De toute façon, ceux qui étaient là-bas, Juifs ou pas, avaient le courage de se battre pour l'honneur et la liberté.

La scène se passait en septembre 1942. Cette discussion prouve que j'avais changé, mais je l'ignorais. On peut rompre dans sa tête avec un être que l'on a aimé et continuer à faire l'amour avec lui... Cette duplicité inconsciente, je voudrais la peindre dans mes *Mémoires*.

Le résultat fut, en mars 1943, une rupture définitive avec ces idées lors de mon arrivée à Paris. J'ai rencontré, près de l'Etoile, un homme d'une soixantaine d'années accompagné d'un petit garçon, tous les deux portant l'Etoile jaune. C'est la première fois que j'en voyais... Aujourd'hui encore, je ressens l'insupportable vision de cette scène. Tout ce que j'avais lu ne m'avait rien appris. Mais l'apparition de ces êtres innocents marqués comme du bétail... J'aurais voulu les embrasser, les protéger... Je me souviens de mon trouble durant mon déjeuner solitaire : comment avais-je pu adhérer à des idées dont l'infamie m'éclaboussait. Brusquement, j'eus honte...

De ce jour, mon passé idéologique se désintégra.

Quant à la politique, l'ultime étape de mon évolution fut le retour de mes camarades déportés en mai 1945 : Laure Diebold, Suzette Olivier, Stéphane Hessel, Maurice de Cheveigné, François Briant, Hugues Limonti, etc. J'ai compris la folie meurtrière du nationalisme, engendrant racisme et guerres. Je suis devenu européen et mondialiste passionné.

Quel regard jette l'homme que vous êtes devenu sur cette première jeunesse nationaliste?

Les regrets sont inutiles. On n'efface pas son passé grâce à la victoire des autres... Simplement : je l'ai échappé belle ! Si j'étais resté en France et que je fus devenu vichyste ! J'ose à peine imaginer ce qu'aurait été mon existence après la Libération. Peut-être est-ce une des raisons pour lesquelles je ne me reconnais pas dans mon adolescence et ne voudrais pas la recommencer. Parfois, j'imagine une autre vie : fils d'un chef syndicaliste ou pourquoi pas, d'un Juif...

Après la guerre, avez-vous revu les gens de votre jeunesse bordelaise ? Comment se sont passées les retrouvailles avec les membres de votre famille ?

Je n'ai jamais revu mes camarades d'Action Française d'avant-

guerre, à l'exception d'un seul, qui est devenu un grand médecin à Paris. C'est lui qui avait refusé de me rejoindre dans la Résistance parce que Pétain avait débarrassé la France des Juifs.

Quant à ma famille... Tout est compliqué quand il s'agit de la famille... Mon père était mort en 1943. J'étais resté plus de quatre ans sans nouvelle de ma mère et de mes grands-parents. Mon beau-père, pétainiste et vichyste, n'avait pas collaboré et, au contraire, aidé l'Armée d'Armistice, parce qu'il était anti-allemand. Ils étaient ma seule famille. Après la Libération, un accord tacite nous interdit d'évoquer ce passé : mes parents n'ont jamais su ce que j'avait fait durant la guerre... Hélas, il est plus facile de vaincre les Boches que de changer de vocabulaire : ma famille parlait toujours des *youpins*... Malgré tout, je ne pouvais oublier que mon beau-père (responsable de mon antisémitisme) m'avait permis de m'en débarrasser puisque, grâce à lui, j'avais embarqué sur le navire qui m'a conduit en Angleterre le 25 juin 1940 et qui fut celui de ma délivrance.

Et puis, j'avais vingt-cinq ans à la fin de la guerre. J'avais vieilli... À vingt ans, je ne les aurais jamais revus.

Paradoxalement, votre passion nationaliste a été anéantie par la guerre. De votre point de vue de soldat de la France Libre, quelle image gardez-vous de la France durant la guerre ?

À l'instant où je vous parle, je ressens encore à l'égard de Pétain le sentiment de mépris que j'éprouvais le 17 juin à midi et demi en écoutant l'annonce de sa demande d'armistice. Les Français auraient pu continuer la guerre en Algérie (département français), demeurer fidèles à leurs Alliés, à l'honneur. J'ai quitté la France parce que j'ai cru à mon idéal patriotique : lorsque la France est vaincue, les Français n'ont qu'un devoir, la venger. J'ai découvert, par la suite, que c'est toujours une minorité qui meurt pour ses idées.

Pétain a signé l'arrêt de mort de la France parce que, à cause de son prestige, les Français ont accepté la défaite. Du coup, la France s'est effondrée sur elle-même. Quand j'ai été parachuté en 1942, je l'ai compris : les Français étaient un peuple vaincu parce que les gens s'en foutaient. La France du général De Gaulle était le rêve d'un géant. Au fond, je suis parti en 1940 et ne suis jamais revenu. Après la guerre, j'ai vécu en exilé dans mon pays...

Il ne faut pas juger de la foule du 27 Août 1944 sur les Champs-Élysées pour prendre le pouls de la France durant la guerre. Je me suis toujours insurgé contre l'idée d'une "France résistante". La France n'a pas résisté.

Je sais bien que les historiens ont pondéré cette vision partisane. Heureusement, je ne suis pas un historien de la Résistance. Le sujet de mes recherches est plus étroit : les relations entre De Gaulle (par l'intermédiaire de Jean Moulin) et la "Résistance des chefs". Mon évaluation de la Résistance en résulte. Elle dépend de la fonction que j'exerçais au carrefour de toutes les liaisons. J'avais besoin de personnel (secrétaires et agents de liaison, mais également de locaux divers, pour héberger les saboteurs, les agents en mission). Responsable des transmissions radio, j'avais besoin de lieux d'émission nombreux pour les opérateurs radio. Ce n'est pas très compliqué, mais très dangereux (les radios ont subi une hécatombe, les agents de liaison aussi). Les promesses des rares volontaires civils n'étaient souvent pas tenues, parce que les gens avaient peur. Même si cette situation s'est améliorée fin 1943 - début 1944, c'est toujours la même minorité qui s'est dévouée. Enfin, je veux rappeler que la plupart des arrestations de résistants l'ont été du fait de Français délateurs ! Je veux bien croire que les études savantes démontrent que la Résistance n'était pas isolée au milieu des Français. Ce n'est pas l'expérience que j'en conserve. Les documents le prouvent. Même s'il est vrai que les Français étaient anti-allemands, 700.000 ont accepté la Relève et les cartes d'anciens résistants homologués ne dépassent pas 300.000. Les chiffres parlent d'eux-mêmes...

Quand j'écris l'histoire de la Résistance, ce sont des visages, des souffrances, les grands malheurs de ma jeunesse que je veux représenter. La douzaine de filles et de garçons du Secrétariat s'est conduite selon l'honneur : arrêtés, torturés, déportés, pas un n'a parlé. Deux sont morts en déportation. Sur les dix radios de Moulin qui ont été arrêtés, deux sont morts. Sur les quatre officiers de liaison, deux ont été déportés, un est mort. Vous comprendrez que je ne puis écrire cette épopée, *seulement* comme un historien, même si j'ai rigoureusement établi les faits. La France Libre et la Résistance furent la grande passion d'une jeunesse.

Elle en vécut les enthousiasmes, les déchirements qui demeurent à jamais sa grandeur désespérée. J'en suis un des derniers témoins. À mon âge, je n'ai pas honte de pleurer : c'étaient mes camarades...

Propos recueillis par Paulin Ismard

1- Voir en particulier H. Noguères, M. Degliame-Fouché, J.-L. Viguier, *Histoire de la Résistance en France de 1940 à 1945*, Paris, 1967/1981, 5t., et H. Michel, *Jean Moulin. L'unificateur*, Paris, 1971.

2- Voir en particulier L. Febvre, "Au jour le jour", "Une tragédie, trois comptes-rendus, 1940-1944", *Annales ESC*, 1948, p. 51-68. Sur l'historiographie de la Résistance, voir de manière générale L. Douzou, *La Résistance française : une histoire périlleuse*, Paris, 2005.

3- Voir D. Cordier, *Jean Moulin. La République des Catacombes*, Paris, 1999, "En mon âme et conscience", p. 786-805.

4- Guillaume Piketty, *Itinéraire intellectuel et politique de Pierre Brossolette*, thèse soutenue en 1997, p. 1104.

5- D. Cordier, *op. cit.*, p. 539-540.

6- "Le colonel Passy : "Jean Moulin n'était pas attiré par le communisme", *Le Figaro*, 30 Octobre 1989.

Glossaire

C'est par la mouvance démocrate-chrétienne de Liberté que Georges Bidault (1889-1983) entra en Résistance, avant de devenir membre du comité directeur de *Combat*. Chargé par Jean Moulin de créer et diriger le Bureau d'information et de presse (BIP), il représente le Parti Démocrate Populaire au sein du Conseil National de la Résistance. Il succède à Jean Moulin à la tête du C.N.R. Il devient ministre des affaires étrangères le 9 Septembre 1944 ; à la Libération, il est le chef de file du MRP. Partisan de l'Algérie française, il s'exile à partir de mars 1962, avant d'être amnistié en 1968.

Agrégé d'histoire, membre de la SFIO depuis 1930, Pierre Brossolette (1903-1944) entre en Résistance par l'intermédiaire du réseau du musée de l'Homme fin 1941. Après avoir envoyé une série de rapports à Londres sur la Résistance naissante en zone occupée, il devient adjoint du colonel Passy au B.C.R.A. à partir d'octobre 1942. Des trois missions qu'il conduit en France, la dernière, la mission Brumaire avait pour objectif la coordination de l'action civile de la Résistance en zone nord. Après avoir convaincu Passy d'ignorer les instructions du 21 février qui prescrivaient

de former directement un Conseil de la Résistance unique pour toute la France comportant, outre les mouvements, des partis politiques et des syndicats, il entre en conflit direct avec Moulin, unique représentant du général de Gaulle en France. À la mort de Moulin, auquel il ne parvient à succéder, il participe à la consolidation des instances de coordination de la Résistance, notamment le Comité central des mouvements de Résistance. Arrêté lors d'une de ses tentatives pour rejoindre Londres par la mer, torturé pendant deux jours et demi, il se suicide le 22 mars à Paris, pour ne pas risquer de parler.

C'est lors de la réunion clandestine tenue dans la banlieue de Lyon, à **Caluire**, chez le docteur Dugoujon le 21 juin 1943, que Jean Moulin tombe entre les mains de Klaus Barbie. Consécutivement à l'arrestation du général Delestraint, chef de l'Armée Secrète, le 9 juin, la réunion avait pour mission de nommer les nouveaux responsables intérimaires de l'A.S.. L'opposition entre Jean Moulin et les représentants de *Combat* est alors à son paroxysme. Face au danger de voir *Combat* écarté de l'Armée secrète, Pierre de Bénouville prit la responsabilité d'y envoyer René Hardy, dont il savait pourtant qu'il avait été arrêté puis relâché par la Gestapo le 7 juin. Bien que les soupçons se soient immédiatement portés sur Hardy, ce dernier, soutenu et défendu par les membres de *Combat*, fut acquitté lors de ses deux procès de 1947 et 1950. Si l'on s'en tient aux deux documents allemands contemporains qui évoquent la réunion, les rapports Flora et Kaltenbrunner, la culpabilité de René Hardy, dont l'hypothèse a rallié la quasi-totalité des historiens, ne fait guère de doute.

Laure Diebold (1915-1965) entre à partir de mai 1942 dans le réseau de renseignements «Mithridate», où elle recueille des informations qu'elle code et fait passer sous forme de courrier à Londres. Engagée dans les Forces françaises libres, immatriculée au Bureau central de renseignements et d'action (BCRA) sous le nom de «Mado», elle est affectée aux services de Jean Moulin. À la mi-août 1942, elle rencontre Daniel Cordier, et commence à travailler pour la Délégation générale dont elle est la dactylo. Après l'arrestation de Jean Moulin, en juin 1943, elle demeure à Paris et continue le même travail aux côtés de Claude Bouchinet-Serreulles. Arrêtée, Laure Diebold est déportée à Schirmeck, puis à Auschwitz et Büchenwald. Elle en sera libérée en avril 1945 par les troupes américaines. **Henri Frenay** (1903-1988) est le fondateur en 1941 du Mouvement de Libération française, plus connu sous le nom de *Combat*, le plus grand mouvement de résistance en Zone Sud. À partir de 1943, n'acceptant l'union qu'à condition d'y jouer le premier rôle, Frenay entre en conflit direct avec Jean Moulin à la fois sur l'organisation et le commandement de l'Armée

Secrète, et sur la constitution du Conseil National de la Résistance. Après avoir échoué après-guerre à construire le grand parti de la Résistance, il se retire progressivement de la vie politique. Dans ses deux ouvrages, *La nuit finira* et surtout *L'Énigme Jean Moulin*, il avance l'idée que Jean Moulin fut en réalité au service du Parti Communiste. Celle-ci fut immédiatement réfutée par ses plus proches camarades de *Combat*, comme Claude Bourdet.

En juillet 1942, **Hugues Limonti** (1921-1988) signe un engagement dans les Forces françaises libres. Fin août 1942, sous le pseudonyme de Germain, il est présenté à Daniel Cordier dont il intègre les services comme agent de liaison. Il est notamment chargé du courrier entre plusieurs «boîtes aux lettres», ainsi que du transport d'armes et de fonds dans la région de Roanne, Montluçon et Lons-le-Saunier. À partir de 1943, il est chef du service des liaisons de la Délégation Générale en zone Nord. Arrêté le 24 septembre 1943 par la Gestapo, il est déporté à Buchenwald, Drutten et Bergen-Belsen. Après la guerre, il reprend un travail d'artisan en mécanique générale qu'il occupa jusqu'à sa retraite.

André Dewavrin, dit le **colonel Passy** (1911-1998) entre au service du général de Gaulle dès le 1er juillet 1940. Chef des deuxième et troisième Bureaux de son état-major, il est chargé, avec André Manuel, de mettre sur pied un service de renseignements exclusivement français, le **Bureau Central de Renseignement et d'Action**. Au départ cantonné à la recherche de renseignements en liaison avec l'Intelligence Service, le BCRA entreprend, à partir d'octobre 1941, des actions paramilitaires en métropole. Le Bureau joue par ailleurs un rôle de coordination entre la Résistance métropolitaine et la France Libre. Assurant un flux croissant de renseignements d'agents et de personnalités entre la métropole et l'Angleterre puis l'Afrique du Nord, le BCRA a grandement contribué à renforcer la légitimité de De Gaulle face aux Alliés. Après la mission Arquebuse-Brumaire (*voir supra*), Passy est nommé, en avril 1944 chef d'état-major du général Koenig, commandant en chef des FFI ; il élabore les plans de sabotage destinés à paralyser les forces allemandes et limiter leur riposte après le débarquement du 6 juin. Il démissionne des services spéciaux en janvier 1946, après la retraite politique du général de Gaulle.